

charles s'INpose

PORTFOLIO D'EXPOSITION

DU 10 MAI AU 10 JUIN 2013 À BORDEAUX CHEZ MES AMIES



Cinie.C

charles s'impose

mes peintures sont comme moi, bien plus épanouies
dans un univers douillet, amical et familial ;

las de m'EXposer chez de parfaits inconnus

j'ai préféré, cette année, m'INposer

dans le salon de complices girondes



.../...

My paintings are like me, much happier in a familiar, cosy and friendly environment

weary of EXposing me to complete strangers

I decided this year To INpose myself

in living rooms at girlfriends' homes in and around Bordeaux

l'INposition a eu lieu chez Zabou, Catherine, Jeanne, Caroline c, Sophie, Sandrine, Louise, Madina, Florence, Anita, Caroline d, kate et dans divers lieux en france au gré de l'humeur et des opportunités du 10 mai au 10 juin 2013

merci à toutes

charles

le site du voyage : <http://contentpourrien.free.fr>

INposition au mariage de Sébastien et Valérie, à la mairie de Floirac



chez zabou

jeudi 11 février, rendez vous avec aïssatou ; jeune femme que j'ai rencontrée il y a quelques jours à l'arrêt de bus ; aujourd'hui elle s'est proposée de me faire visiter le centre ville de dakar

la plage de yoff,
acrylique sur toile
110cm x 140cm
1500€





chez louise

noire et pas fière

à chaque fois que j'entre dans la maison de la princesse aïssatou, une odeur me remplit aussitôt toute la gorge, sucrée, parfumée et en même temps trop forte ;

les soeurs gning à guédia-
waye
huile sur toile
110cm x 140cm
1500 euros



comme ici les femmes passent leur temps dans la poussière et le vent, pliées en deux à laver le sol avec des serpillières hors d'âge, cette odeur, je le comprends vite est celle de l'ammoniaque

je n'ai pas un odorat très développé, mais là, y a pas de doute, je reconnais direct ; je pose la question à la princesse sur cette vélocité féminine exacerbée de vouloir que tout soit nickel, dans cet enfer de poussière ; elle me répond que non pas du tout, il s'agit du produit de beauté que sa belle-soeur utilise et m'en montre le flacon ; là, je réalise soudain que toutes les photos de mariage, au mur, de sa très belle belle-soeur, un tantinet pâlichonne, pourtant si noire de nature, ne sont autres que l'oeuvre du produit sus décrit ;

eh oui, ici les filles sont souvent complexées par leur beauté d'ébène et se tartinent à qui mieux mieux d'ammoniaque pour être plus blanches ;

incroyable mais vrai !

quand je pense à toutes ces occidentales qui passent l'été à la plage, l'hiver au brunissoire, les blondes qui se rêvent brunes, les frisées raides, les raides balayées, moi-même ado, ayant cédé à la bière ou à l'eau oxygéné pour finir auburn, tout ça est parfaitement ridicule, mais tellement humain ;

mais l'ammoniaque, tout de même !

qu'est-ce que ça va donner dans quelques temps ?

j'essaye de l'expliquer à sa décidément très "belle belle-soeur", peine perdue, elle se préfère café au lait ; elle, pourtant si noire et si belle ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez catherine

on peut le dire !

on pourrait dire, binta est marchande des quatre saisons, bien qu'ici il y en ait deux

on pourrait dire, binta a l'oeil qui brille d'intelligence, il est partout à la fois cet oeil

marché grand dakar à zi-
guinchor
huile sur toile
110cm x 140cm
1500 euros



on pourrait dire, binta est diola, son père mort, sa mère est allée vivre à kaolack,

elle est restée dans une nouvelle famille, qui l'a adoptée, c'est comme ça ici,

elle a sa vraie maman à kaolack et sa nouvelle avec laquelle elle vit ici

on pourrait dire, binta qui a du bagout sait se faire remarquer, finement au

milieu du marché, ce monde de femmes toutes plus colorées et belles les unes que les autres

on pourrait dire, binta est curieuse, pas farouche, elle lance sa ligne avec dextérité, en choisissant précisément sa proie et elle ferre d'un coup sec, hummmm, je mords

on pourrait dire, binta qui a 41 ans cette année a eu un fils de 19 ans avec un gendarme sénégalais, envoyé au darfour, depuis ils sont séparés

on pourrait dire, binta a des mains de travailleuse et des pieds d'africaine

on pourrait dire, binta entend le wolof, le diola, le mandingue, le français, l'anglais et apprend le peule

on pourrait dire, binta est allée trois ans à l'école, qu'elle a dû quitter pour travailler

on pourrait dire, binta a parfois un regard triste qui se perd dans le vide du ciel

mais aussi binta est gaie, elle rit et fait des blagues, remet à sa place ses copines qui se moquent d'elle avec ce toubab, là tous les matins assis qui dessine et lui parle

on pourrait dire, binta est belle, coquine, malicieuse, bonne, sensible et gentille

on pourrait dire, comme elle me le raconte, que la beauté n'est rien si elle est seule sans personne avec qui la partager

on pourrait dire, binta est noire et fière de l'être, mais elle s'en fout aussi, elle n'est pas raciste, elle aime toutes les couleurs

on pourrait dire, binta aime son travail, elle aime travailler, elle est indépendante

on peut dire que j'aime binta

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez caroline c

« oser inventer l'avenir » thomas sankara

l'africaine est et restera le chômeur du monde, tant qu'elle ne se prendra pas en mains, sans attendre de ses dirigeants évidemment, la solution viendra du peuple ; occidentaux et français imposent leur modèle de société en la maintenant

martine puise de l'eau au
jardin de l'amitié à Ouaga-
dougou
huile sur toile
110cm x 140cm
1500 euros



dans un système d'assistanat qui imprègne profondément toutes les strates de la société, nous entretenons des peuples entiers dans la mendicité ; les mendiants ne récolteront jamais que les miettes de ce que l'on veut bien leur laisser

heureusement, dans la vie il existe des contre-exemples qui ont su faire bouger les lignes et qui donne de l'espoir, tout est possible ; nous le pouvons on peut non seulement rêver mais surtout créer, aimer, dans la liberté ; pour cela il faut se relever, la tête, les manches et foncer ; il faut sortir de la coupe et rétablir des comportements d'égal à égal ; lorsque je parle de ça ici, le constat est évidemment partagé par beaucoup de gens ; mais souvent comme ailleurs, les préoccupations premières et vitales de la population ne leur laissent pas beaucoup le loisir de penser ; la même technique est utilisée à l'échelle des états pour maintenir la pression suffisante sur la population, entretenant la peur et la division

en France, on ne nous enseigne pas l'histoire de l'Afrique réelle, mais d'une Afrique fantasmée ; on peut passer sa vie sans jamais entendre parler de Patrice Lumumba ou de Thomas Sankara

au Burkina, ce dernier est omniprésent, on retrouve partout son image, dans les maisons, dans les rues, sur des T-shirt, dans les DVD que les gamins des rues vous tendent avec insistance, en expliquant brièvement qui est Thomas Sankara, tous fiers de ce type et se réclamant de sa politique ; on m'explique que c'est un président qui a mené la révolution pendant quatre ans ; qu'il a mené une politique alternative entre le communisme et le capitalisme, en s'appuyant sur le peuple à qui il a donné espoir et rendu sa fierté ; par des

actes concrets qui 20 ans plus tard perdurent dans les esprits ; mais surtout dans la vie de tous les jours des Burkinabais ; depuis, apparemment, nous sommes revenus au bon vieux système français ; l'expérience aura été une parenthèse de 4 ans conclue par l'assassinat de Thomas Sankara ; Sankara mort nous a laissé la journée de la femme : « si nous perdons le combat pour la libération de la femme, nous aurons perdu tout droit d'espérer une transformation positive supérieure de la société », extrait du discours du 8 mars 1987 ;

extrait de «les pieds sur terre en Afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez jeanne

je suis optimiste de nature

nous avons un peu oublié nous autres occidentaux, spécialement français et ce depuis 1905, date de la séparation de l'église et de l'état un léger détail remarqué sur la tranche d'une pièce de cinq francs français de 1875 m'a récemment étonné, il y est écrit "dieu pro-

sébastien dans son salon
"ambiance" à Ouagadougou
huile sur toile
110cm x 140cm



tège la france” ; quelques années plus tard sur la même pièce les choses ont changé et en lieu et place de cette phrase pour le moins surprenante, nous trouvons notre “liberté, égalité, fraternité”, ce dans quoi j’ai baigné et auquel j’adhère totalement

nous avons oublié le pouvoir, le poids de la chape de plomb et l'emprise que peut avoir une religion sur une société tout entière ; une fois en place, nul besoin de s'y référer en permanence ; les non-dits sont souvent plus puissants que les rappels à l'ordre permanents, qui se dilueraient alors dans la répétition l'acceptation de tout fait loi, car il n'y a pas de hasard, tout est écrit ; la misère acceptée est vécue comme une fatalité ;

élevé dans une république laïque, il m’est très difficile de comprendre, mais il y a un aspect que personnellement je n'accepterai nulle part au monde, c'est le maintien, en son nom, de la femme dans un quasi esclavage, du moins une soumission totale par le truchement de ses écrits, l'homme, qui n'a finalement qu'un rôle subalterne dans la vie, appuie sa faiblesse sur ses textes pour rabaisser sans cesse et avilir sa femme, femme qui en réalité lui fait peur et sans qui il n'est rien ;

parallèlement à ça, et allant de pair avec la sacralisation et la peur, la théorie de "toutes des salopes sauf maman" règne en maître et a encore de beaux jours devant elle ;

nous autres occidentaux ne sommes d'ailleurs pas en reste, et notre soi-disant égalité des sexes n'est qu'une vaste fumisterie, un miroir aux alouettes politiquement correct ; mais il est vrai que dans le moyen orient que je connais bien et dans cette afrique de l'ouest que je découvre, les faits sont plus criants, crus, francs et massifs le problème est plus complexe qu’il n’y paraît et comme souvent dans

cette histoire, l'esclave est le premier complice de son maître, tous ces hommes qui les dominent ont été élevés par des femmes dans cet esprit-là ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez madina

le niger à mopti

à mopti, surtout à la saison sèche, le niger n'est pas si facile à atteindre ; le fleuve qui passe au pied de la ville est le bani, il faut le traverser, puis marcher un grand moment sur l'île qui s'est formée et qui nous sé-

la traversée du niger à
mopti
huile sur toile
110cm x 140cm
1500 euros



pare du niger ; en tout, un bon kilomètre au soleil par 48° au plus chaud

sur les conseils de manga, un jeune gars que j'ai rencontré, nous attendons 16 heures pour faire la traversée ; 50 francs pour prendre une pinasse et traverser le bani qui fait peur à voir tant il est bas en cette saison ; il sert d'égout à toute la ville de mopti, j'ai même peur d'y mettre un pied sur l'autre berge, nous traversons le village de pêcheurs bozos, qui normalement est une toute petite île ; en cette saison il est perché sur une petite colline au milieu de la plaine alluvionnaire très étendue autour du village, il y a des grands trous qui me font penser à des bassins ou des piscines, il s'agit en fait de carrières de boue où les bozos viennent creuser pour fabriquer les briques de leurs maisons en banko

au bout de la grande plaine, le niger ; ici c'est propre, c'est la plage de mopti, il y a pleins de gens qui se baignent, jouent au ballon dans l'eau, des couples qui se bécotent ; le niger est à 30-32°, on y entre sans vraiment réfléchir et on y reste avec grand plaisir, car dehors, même si le soleil commence à baisser,

il fait encore quand même 42° ; un léger courant nous emporte, je fais la planche et dérive sur l'autre berge un petit village en banko, derrière le désert à perte de vue ;

le niger, même à la saison sèche permet de tenir, j'y retourne tous les jours suivants sur la plage, vers 16 heures ; lorsque le soleil commence à décliner, rien que la traversée, la main dans l'eau est un bonheur ; en ville, rien que le fait d'être éveillé me fait suer à grosses gouttes, là, dans l'eau c'est supportable ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez caroline d

ouagadougou de paradis

je renonce à gao, tombouctou, le niger et niamey, il fait plus de cinquante à l'ombre, je ne tiendrai pas direction le sud, la zone tropicale humide et la saison des pluies qui s'annonce depuis un mois, mais qui tarde à

alima sert les jumeaux,
chez madame nana à
wemtenga
huile sur toile
110cm x 140cm



venir ; ici aussi il fait chaud, mais moins, et la nuit je respire à nouveau, ce qui est un luxe

après un mois au mali, je suis surpris par le burkina fasso, je retrouve l'urbain mais pas celui du sénégal imprégné de culture française ; ouagadougou est une ville américaine, un plan carré, de grandes avenues, des blocks de bâtiments, tendance los angeles après une guerre atomique, la ville est en construction, des quartiers entiers sont totalement vides de tout bâti, mais la voirie est là, tentaculaire comme celles dont elle s'inspire ; le centre urbain date des vingt dernières années ; essentiellement minérale, la chaleur y est accablante ;

les banlieues s'étirent inexorablement, vers l'extérieur

j'habite dans l'une d'elles, un quartier sympa, la rue principale est bordée de cabanes plus ou moins construites, abritant toutes sortes de commerces ; tous les cent mètres « un maquis », les bars

les gens vont et viennent toute la journée, très vite je reconnais les même personnes ; je rencontre ainsi, kofi qui me présente plein de gens dans le quartier, je me laisse promener par mon guide improvisé, c'est agréable ;

au bout de la rue, il y a le cimetière municipal où est enterré thomas sankara, le héros national du burkina-faso ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez kate

17 h il fait chaud 43°, on y va à la plage

à bamako, il fait chaud, 40° et plus la journée, 35° et plus la nuit la journée se passe à chercher de l'ombre, je paye tout effort, même de concentration ; un dessin me fait ruisseler à grosses gouttes ; il faut dire que c'est la saison chaude, toute la ville est au ralenti, les

les marchandes de poissons à badalabougou à Bamako
huile sur toile
110cm x 140cm
1500 euros



bruits sont sourds, les Klaxons vieux et enroutés sont sympas ; tout est atténué ; les couleurs sont douces, le bleu du ciel, le vert de la végétation et le rouge du sol ; les seules couleurs vivantes sont les fleurs et les femmes

la journée finalement passe très vite sous le soleil, il est 17 heures, "on y va à la plage ? ", traversée de la ville en djakarta, traversée du niger en pirogue et plouf, hummm, toujours cette eau à 30° ; sur l'île les gens sont éparpillés sur les berges, avec un matériel incroyable : des tentes, des plats, tout pour un gros piquenique ; les pirogues vont et viennent entre les deux îles, chargées de gens

il est 18 heures, le soleil se couche sur la colline, les pierres noires de l'île rendent la chaleur de la journée ; allongé dans une baignoire naturelle de la roche, allasane m'amène le thé ; parfait, un petit vent doux se lève, le niger est chaud, tout est calme, les oiseaux commencent à chanter, les crapauds à coasser, j'observe le va-et-vient des barges qui passent en glissant doucement ;

allasane me dit : "tu sais qu'il y a un petit village sur la grande île", nous traversons le chenal à la nage et allons visiter ce village ; dans un recoin de l'île, sous une forêt de manguiers, au beau milieu de bamako, hors du temps, quelques maisons en banco, des petits jardins potagers ; autour, des enfants, curieux de nous voir, armés de longs bâtons pour faire tomber les mangues

un village africain, c'est beau à pleurer, mais je ne pleure pas, j'observe, épaté ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez sophie

il faut jouer des coudes

arrivée à 7 heures 30 à la gare routière, patte d'oie à dakar, 2000 f cfa pour aller à kaolack ; le sac dans le coffre du bus, 500 f cfa de plus, la com de l'apprenti ;

des filles au monument de
la renaissance africaine
aux mamelles, à Dakar
huile sur toile
110cm x 140cm
1500 euros



départ prévu pour 10 heures 30, quelque café touba, un coca, un oeuf dur, des noix de cajou, j'adore ça ; assis, j'attends en dessinant, je fais la rencontre d'abdoulay, prof à dakar, curieux, intéressé par mes dessins, il me propose de venir dans son école si je reviens

10 heures 30, dans le bus, il y a plus de vendeurs de toutes sortes de choses que de voyageurs ; toutes les places sont occupées, j'aurais dû y penser, il reste quelques strapontins, mais c'est la foire d'empoigne, tous ces gens si calmes d'habitude, si philosophes, semblent dans le bus y jouer leur vie, cette société au demeurant si apaisée, devient totalement sauvage lorsqu'il s'agit d'avoir une place assise, et bizarrement ce sont les femmes les plus violentes ;

je suis là depuis bientôt trois heures et connais un peu la musique, il ne sert à rien de batailler sous peine que cela se termine en cris, en pleurs, en transe, voire en drame ; mais je ne compte pas me faire avoir et me retrouver le bec dans l'eau, comme un con, à la gare ; ce bus étant le seul pour kaolack, avant demain ; je joue les candidats et prends le chauffeur à témoin de cette injustice flagrante ; je laisse faire en rigolant sous cape, les choses se décantent, les harpies assises et sûres de l'être s'apaisent ;

tout redevient luxe, calme et bus bondé ; sauf une place, la mienne, au premier rang, la place du mort, à la droite du bon dieu (le chauffeur), seul maître à bord

la route de kaolack s'ouvre voluptueusement devant moi ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez sandrine

vingt ans après, la dakar que je connaissais est devenue une ville tentaculaire la presque île est urbanisée à bloc, plus un hectare des champs que l'on traversait depuis yoff, l'aéroport devenu aéroport léopold seddar senghor ; le centre urbain colonial en ruine laisse la place à des bâtiments modernes sans âme, l'architec-

boucherie "la belle viande" à yoff layante
huile sur toile
110 cm x 140 cm
1500 euros



ture contemporaine à quelques exceptions près n'est pas à la fête, par manque de moyens sans doute, manque de volonté politique et donc de plan directeur et d'exigence, sûrement ; un amas hétéroclite de styles, de genres et de cultures, au gré des financements ; le pouvoir du plus riche et son goût priment ;

la population reléguée dans des banlieues construites de manière anarchique dans des zones inondables, à l'exemple de pikine où cela fait 6 mois que la population a les pieds dans l'eau, ne semble poser de problèmes qu'aux riverains ; l'électricité suit plus ou moins, une à deux coupures par jour de "délestage" ; l'eau peut être coupée pendant une semaine sans que cela n'inquiète grand monde

la presqu'île n'est pas infinie donc le prix du mètre carré monte en flèche, les gens sont obligés d'habiter de plus en plus loin et la ville grossit vers la brousse, jusqu'à Rufisque ; déjà trois millions d'habitants et les égouts se déversent dans la baie, qui est interdite à la baignade ;

extrait de «les pieds sur terre en Afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez florence

à mopti, surtout à la saison sèche, le niger n'est pas si facile à atteindre ; le fleuve qui passe au pied de la ville est le bani, il faut le traverser, puis marcher un grand moment sur l'île qui s'est formé et qui nous sépare du niger ; en tout un bon kilomètre au soleil par quarante huit degrés au plus chaud ;

la traversée du niger à
mopti 50 francs
huile sur toile
70cm x 100cm



sur les conseils de manga un jeune gars que j'ai rencontré, nous attendons 16 heures pour faire la traversée ; cinquante francs pour prendre une pinasse, et traverser le bani, qui fait peur à voir tellement bas en cette saison ; il sert d'égout à toute la ville de mopti, j'ai même peur d'y mettre un pied ; sur l'autre berge, nous traversons le village de pêcheurs bozos, qui normalement est une toute petite île ; en cette saison il est perché sur une petite colline au milieu de la plaine alluvionnaire très étendue ;

autour du village, il y a des grands trous, qui me font penser à des bassins ou des piscines, il s'agit en fait de carrières de boue, où les bozos viennent creuser pour faire les briques de leurs maisons en banko ;

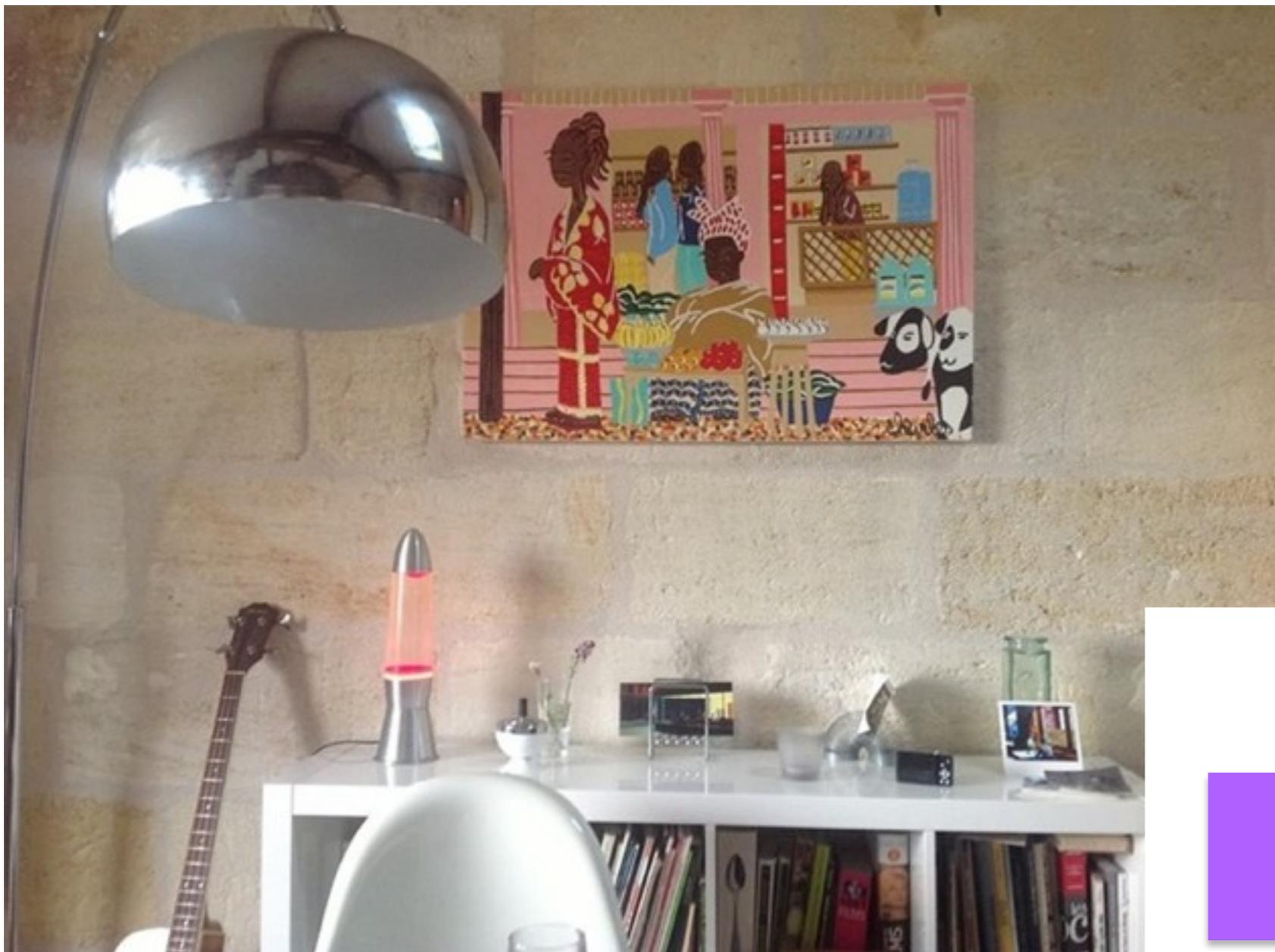
au bout de la grande plaine, le niger ; ici c'est propre, c'est la plage de mopti, il y a pleins de gensse qui se baignent, jouent au ballon dans l'eau, des couples qui se bécotent ; le niger est à trente deux degrés, on y entre sans vraiment réfléchir et on y reste avec grand plaisir, car dehors, même si le soleil commence à baisser, il ne fait plus quand même que quarante deux ; un léger courant nous emporte, je fais la planche et dérive ;

sur l'autre berge un petit village en banko, derrière le désert à perte de vue;

le niger même à la saison sèche permet de tenir, je retourne tous les jours suivant sur la plage vers 16 heures ; lorsque le soleil commence à décliner, rien que la traversée la main dans l'eau est un bonheur ;

en ville rien que le fait d'être réveillé me fait suer à grosses gouttes, là dans l'eau c'est supportable ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012



chez anita

8 mars, c est chouette la vie

comme je l'ai déjà dit et écrit, l'an dernier, il faut une à deux semaines pour que la magie de la peinture opère

j'arrive dans un quartier où je ne connais personne et passe mes journées à l'arpenter et le quadriller

boutique à yoff layante
huile sur toile
70cm x 100cm
800 euros



les rues regorgent de tête inconnues

une séance de peintures puis deux, quelques dessins d'ambiances
et les choses se passent naturellement, avec douceur

tout ce que j'aime

le dessins et la peinture sont des clefs dont je me sers avec délectation
et sans retenues pour entrer dans le quotidien des gens

avec les enfants c'est évident, c'est d'ailleurs la plupart du temps
par eux que tout arrive

volontairement je me place en vue, en générale au milieu de tous le
monde, curieux ils s'approchent, très vite une petite foule se presse
autour de moi et du dessin, il faut parfois que j'use de ruse pour arriver
à continuer ce que je fais, tant chacun veut être le plus près possible
de l'action, parfois en plein jour il fait nuit sur mon carnet, ils vivent
le dessin en direct avec moult « oh, ah », les discussions vont
bon train

cet attroupement intrigue les plus grands qui finissent par s'approcher
aussi

c'est effectivement la manière la plus tranquille que je connaisse et
utilise sans retenues chaque jours à divers endroits de la ville

et donc au bout de deux semaine, ces gens pour qui j'étais et un
parfait inconnu, les ayants reconnus me reconnaissent

toutes ces têtes inconnues il y a peu sont devenues, issar, fatim,
aziz, binta, abdou, mohamed

en me re-croisant il me demande de pouvoir se revoir ou de revoir
telle ou telle scène à laquelle ils ont participé

parfois quelqu'un que je ne connais pas encore mais qui lui m'a vu
me demande un peu vexé : «et moi, tu ne m'as pas dessiné »

à l'épicerie l'on m'offre le café touba, à la boucherie pour le même tarif,
le sandwich double de volume, à la sortie de l'école, une foule de
petit m'entoure et veulent me serrer la main et bien sur se revoir
dans le carnet « tonton sarles, tonton sarles », ceux qui ne me connaissent
pas m'appelle encore toubab, très vite corrigé par les autres : « c'est
tonton sarles »

et ça partout, de la même façon, la magie de la peinture opère

et tonton sarles est heureux, comblé, reconnu, entouré d'amour et
de sachet d'eau fraîche ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre
2012



INposition itinérante

Bamako, mars 2010 ;

je sors de l'auberge et m'installe en face sur une pierre ; je suis invité par un vieux monsieur à partager son banc ; il me dit : « venez ici, vous serez mieux et c'est gratuit » ;

les vendeuses des 2 sai-
sons à Bamako
huile sur toile
70cm x 100cm



je m'assoie avec lui, il est à la retraite, il travaillait à bobigny, dans une cantine scolaire, dans un établissement pour enfants handicapés mentaux ;

je commence à dessiner l'auberge, ses petits enfants tournent et viennent autour, je les dessine, ils sont bluffés et ravis de se voir, de se reconnaître, je me marre et suis aux anges, entouré d'enfants ;

il est maintenant 13 heures, le parfum du maffé nous titille les narines, il m'invite à le partager avec eux ; parfait, justement j'avais faim ; après manger, je vais me promener dans un parc à côté le long du niger, sous les arbres, il fait bon, je flâne, croise plein de gens, qui me disent tous « bonzour » ; l'ambiance générale est extrêmement tranquille et paisible ;

un seul enfant que je croise me demande dix francs, soit zéro virgule zéro seize centimes d'euro, sinon c'est plutôt : « bonzour comment tu t'appelles? »

au détour d'une rue, je croise allasane, sur sa djakarta : « tu montes, on va à la plage? » ; je monte, nous faisons cinq cent mètres sur sa mob, nous arrivons sur le fleuve, embarquons dans une pirogue, traversons le niger pour aller sur une île en face ; épatant, l'eau doit être à vingt huit, trente ; sur l'île, il y a un énorme baobab ;

nous nous baignons, la vue est splendide, des petites filles arrivent en pirogue, rigolent et repartent ; le fleuve est calme, nous aussi ;

bamako se présente vraiment bien ;

le fleuve s'écoule, le soleil tombe, il fait toujours chaud ;

extrait de «les pieds sur terre en afrique» Elytis éditions novembre 2012

INposition au mama Shelter à paris





INposition à PLATAFORMA à bordeaux



INposition dans l'expo de jofo à la maison d'aquaine à paris



INposition chez David
MARCOMBE à bordeaux



INposition chez Michel's

COPYRIGHT

© charles

portfolio d'exposition à usage privé